

Guillemin-Simenon : du livre à l'homme

Patrick Berthier

Entretiens Henri Guillemin du 8 octobre 2022, Mâcon

Georges Simenon et Henri Guillemin étaient d'exacts contemporains, nés tous les deux en 1903 : l'un le 13 février à Liège, en Belgique, l'autre le 19 mars à Mâcon. Cela ne suffit pas à rendre pertinent *a priori* un rapprochement entre eux, mais ils se trouve que, sexagénaires, ils ont eu la chance de se connaître et de devenir amis, ce qui change la perspective. Bien avant la rencontre, en Suisse, en 1969, Guillemin, grand lecteur, connaissait Simenon par ses livres ; nous en gardons la trace dans trois de ses chroniques de *La Bourse égyptienne* en 1938-1939, et la façon dont il situe littérairement Simenon à cette époque mérite l'examen. Quant aux entrevues effectives des deux hommes, bien plus tard, elles comptent autant, voire davantage, car elles leur ont permis de confronter en profondeur leurs options métaphysiques respectives, et le débat n'a pas été banal.

Avant d'aborder ces deux aspects, il n'est pas inutile de dire brièvement comment je suis venu moi-même à Simenon ; ce sera l'occasion de rappeler quelques éléments biographiques et littéraires, et d'esquisser le contexte de la rencontre, livresque puis humaine.

*

J'ai connu tard, relativement, l'œuvre de Simenon. Son nom ne m'a longtemps été familier que par ouï-dire, parce qu'un acteur populaire, Jean Richard, incarnait Maigret à la télévision. Transposition probablement trop gouailleuse, et qui, après la mort de Simenon, allait céder le pas à une autre série d'adaptations plus fines et plus fidèles, grâce à Bruno Cremer. Il ne s'agit cependant, dans les deux cas, "que" de l'inspecteur Maigret, qui est loin de représenter tout Simenon. Voyons pourquoi.

Issu d'un milieu catholique très modeste, l'enfant grandi dans les quartiers populaires de Liège a très jeune trouvé une voie d'apprentissage dans l'écriture, comme petit journaliste dans sa ville natale ; son premier roman y est publié alors qu'il n'a que dix-sept ans, et durant toute la décennie 1920 il multiplie les expériences, marquées dès ses débuts par une extraordinaire facilité de rédaction. Un des bons connaisseurs de ses œuvres, Francis Lacassin, donne une idée de sa puissance d'écriture en 1929 : un conte de quelques pages lui demande une heure, une nouvelle de 32 pages une matinée, une de 80 la journée ; un roman de 300 pages est rédigé en huit jours ; il en publie 35 cette année-là. C'est du roman populaire, rapide, facile, du roman d'aventures ; de quoi se faire la main, sous divers pseudonymes, car il veut que son vrai nom soit associé à des productions moins basement lucratives.

Un des éditeurs chez qui il publie le plus souvent, Fayard, et pour lequel il a déjà "essayé" plusieurs personnages de policiers dont aucun ne le convainc lui-même, fait bon accueil à sa proposition d'une nouvelle série de romans, centrés sur la personnalité d'un nouvel enquêteur nommé, par antiphrase vu sa carrure imposante, Maigret. Il a déjà écrit le premier, *Pietr le Letton*, à l'automne 1929. De 1931 à 1934, il en publie dix-neuf, conçus comme devant former un tout ; dans le dernier, intitulé *Maigret tout court*, le commissaire est à la retraite, au bord de

la Loire. Pour Simenon, il s'agit clairement de passer à une nouvelle étape, à une nouvelle ambition.

La chance, qui l'avait déjà favorisé, jadis, lorsque Colette avait remarqué ses tout premiers contes, le pousse à nouveau en avant en la personne de Gide, qui le croit destiné à aller loin et lui fait obtenir un contrat chez Gallimard, la maison prestigieuse entre toutes. C'est là que, jusqu'à la guerre, il publie dans la « collection blanche » tous les premiers de ses « romans durs », comme il les nomme lui-même.

Sollicité par ses lecteurs, comme Conan Doyle lorsqu'il avait voulu tuer Sherlock Holmes, Simenon tire Maigret de sa retraite au début de la guerre, ce qui lui posera jusqu'à la fin de lourds problèmes de chronologie car, comme Tintin, Maigret ne peut plus vieillir, voire doit rajeunir... Mais ce retour à la série des Maigret n'entraîne pas la fin des « romans durs » ; *grosso modo*, Simenon publie en alternance un Maigret et un non-Maigret, toujours à un rythme soutenu : une moyenne de quatre romans par an pendant trois décennies. Pierre Deligny, le connaisseur le plus fiable de l'œuvre, dit les chiffres exacts : Maigret est le héros de 75 romans et 28 nouvelles ; c'est moins que pour les « non-Maigret » : 117 romans et 141 nouvelles. Le tout de 1929 à 1972, date à laquelle Simenon cesse d'écrire des romans pour se consacrer à diverses formes d'autobiographie.

Je n'ai aucune idée de l'étendue immense de cette œuvre lorsque je commence, vers 1990, à la lire grâce aux nombreux soldes de la « collection blanche » régulièrement mis aux étalages de ses différents magasins par la librairie Fontaine. Je commence donc par les « romans durs », et ne viens à Maigret qu'ensuite, ce qui, je pense, a été une chance. Mais c'est par l'université que Simenon est vraiment entré dans ma vie ! En effet, élu après ma thèse à l'Université d'Amiens, je décide de proposer à mes étudiants de DEA (aujourd'hui le master 2) de lire en parallèle, tout au long d'une année, du Balzac et du Simenon ; le succès, très net, m'étonne et me ravit, et lorsque le 24 avril 1999 les universités de Liège et d'Amiens organisent ensemble à Amiens la première journée d'étude consacrée en France à Simenon (mort dix ans plus tôt), je propose un exposé intitulé « Peut-on parler de Simenon à l'université comme on y parle de Balzac ? », la réponse à la question ne faisant pas de doute. Dans les années qui ont suivi, j'ai publié plusieurs études littéraires sur Simenon et je demeure convaincu aujourd'hui que *c'est* un grand écrivain. Cela m'a évidemment touché de découvrir que Guillemain l'avait lui-même pensé et dit très tôt.

*

Venons-en donc à ce moment de l'immédiat avant-guerre où, par trois fois, Guillemain a consacré à des romans de Simenon des analyses non dénuées de quelques réserves, mais, pour l'essentiel, enthousiastes. On sait que, nommé pour deux années (septembre 1936-juin 1938) professeur à l'université du Caire, Guillemain s'y fit rapidement un nom comme conférencier auprès de l'importante colonie francophone ; par ce biais il se vit proposer, à l'automne 1937, une chronique dominicale dans le quotidien de langue française *La Bourse égyptienne*, avec entière liberté de parler des livres qu'il jugerait bon de faire connaître aux lecteurs de cette page littéraire. Jolie tribune, pour quelqu'un qui n'avait encore publié aucun livre sauf sa thèse. J'ai essayé de montrer dans mon anthologie *Chroniques du Caire* (Utovie, 2019) l'importance qu'a pu avoir dans la vie intellectuelle de Guillemain cet exercice hebdomadaire d'analyse et de critique, qui s'est poursuivi plus d'un an après son retour en France, et n'a été interrompu que par l'éclatement de la guerre.

Bien sûr, les trois chroniques sur Simenon figurent en entier dans cette anthologie, mais je voudrais les présenter ici en quelques mots. Toutes les trois sont construites à peu près sur le même patron : une introduction sur la fécondité de l'auteur, un résumé parfois elliptique de l'intrigue, une appréciation sur la qualité de l'œuvre. J'utiliserai surtout le premier article, celui

sur *L'Assassin*, publié dans le numéro du 2 janvier 1938, et pour sa valeur exemplaire j'en citerai d'abord le début :

Si j'ai bien compté, ce livre-là est le trente-huitième que publie Georges Simenon, le trente-huitième en quelque cinq ans, ou pas beaucoup plus. Et il y a là déjà, dans ce simple chiffre, quelque chose d'exorbitant. Une pareille fécondité déconcerte ; elle inquiète aussi, car il y a un préjugé contre les écrivains inlassables, un préjugé qui pourrait bien être une sorte d'inconsciente jalousie, avec un refus trop humain d'admettre un tel dépassement des communes mesures. Et nous sommes tout prêts à dénigrer d'avance sur le chapitre de la qualité ce qui nous écrase ainsi par sa quantité.

Second handicap de Georges Simenon : c'est par le roman policier qu'il s'est fait connaître ; et il est convenu que le roman policier est un « genre inférieur » avec lequel veulent bien se commettre, à l'occasion, les gens du monde et les connaisseurs pourvu que ce soit en riant d'eux-mêmes et en affectant ce snobisme d'y trouver je ne sais quel plaisir puéril ou canaille entre deux lectures substantielles et dignes, celles-là, de leur caractère.

Il faut donc que Simenon remonte un courant, qu'il se « déclasse », ou plutôt se reclasse, qu'il accède enfin, malgré ses lourds antécédents, à la littérature véritable, c'est-à-dire, pour nous Français, à la littérature « psychologique », la seule, depuis *La Princesse de Clèves* jusqu'à Paul Bourget, en passant par *Dominique*, qui donne droit à figurer dans la bibliothèque des honnêtes gens.

Cette expression d'« honnêtes gens » est, nous le savons, promise à une grande fortune dans le vocabulaire ironique de Guillemin, mais dès cette apparition qui est une des premières sous sa plume, elle donne le ton, même si pour nous le passage du temps est sensible : en 1938, Paul Bourget était encore un nom... Pour le reste, on sent bien que la facilité de Simenon est pour son lecteur une vertu à double tranchant : enviable, et dangereuse. Vient ensuite la présentation de sa manière, désormais, d'écrire des romans. Ici aussi j'essaie de ne citer que les éléments indispensables :

Depuis qu'il a délaissé Maigret, son Sherlock Holmes à lui, Simenon s'est risqué à changer de manière, ou, pour parler selon le code usuel, à viser plus haut. Il a certes conservé, presque toujours, un crime au centre de ses récits, mais la question n'est plus, comme jadis, le fameux « qui a tué ? », formule même du roman policier. Plus de mystère, plus de casse-tête, fini le petit jeu des devinettes. Le criminel, au contraire, nous est livré immédiatement, et il ne s'agit même plus de savoir s'il échappera à la police [...] ; il s'agit seulement de ceci : comment s'en tirera-t-il avec lui-même ? Ce crime qu'il a commis, sera-t-il, si j'ose dire, digéré par lui, intégré dans son existence, assimilé, résorbé finalement ? Ou dominera-t-il au contraire toute la vie de cet homme pour le perdre, invinciblement ?

La réponse est apportée par la fin de l'analyse : le héros (si l'on peut dire) « reste environné de silence et d'horreur, habité par un bien autre silence encore, une bien plus terrible horreur, insoutenable, l'horreur de soi-même ». Il n'y a pas de bilan, pas de conclusion, pas d'épilogue. « Mais déjà nous savons, quand s'arrête la dernière ligne, tout ce qu'il nous importe de savoir. Cette âme coupable et malheureuse enfin s'est cristallisée. Telle qu'elle est désormais, telle l'emportera la mort. »

Peu de chose, dans ce premier article, sur le style. Guillemin développe davantage dans la chronique consacrée au roman *Chemin sans issue* (numéro du 26 juin 1938). Après être revenu sur la fécondité de l'auteur, symbolisée par l'incapacité des libraires à répondre au client qui leur demande « le dernier Simenon », il porte un jugement qui paraît d'abord plus sévère que la première fois : « C'est tout de même dommage, dommage que les produits Simenon soient à ce point devenus objets de consommation courante, à inonder pareillement le marché ils se déprécient. Pourquoi Simenon consent-il à n'être plus, pour ainsi dire, que le fournisseur habituel de nos divertissements ? » Même les nuances et la teinte d'humour apportées ensuite n'effacent pas tout à fait la réserve, qui est réelle :

Il ne tâtonne jamais ; il avance au pas de course, droit vers le but. En dix jours, il a terminé : le « nouveau livre » est fait. Au suivant !

Un cas pareil est positivement inouï ; et d'autant plus que Simenon n'écrit pas mal, qu'il fait même des progrès, je l'atteste. Alors et la « longue patience » ? Et ce pauvre Flaubert qui suait si fort ? Et nous autres, du commun, qui peinons comme des misérables pour écrire seulement des phrases correctes, en bon français ! Le miracle Simenon finit par tourner au scandale, à l'immoralité : c'est décourageant. Un exemple comme celui-là, j'entends bien qu'il est exceptionnel, hors-série ; n'empêche, il vous démoralise. Un privilège aussi monstrueux, une aussi prodigieuse facilité vous dégoûtent de l'application. Et je répète que pour Simenon lui-même, c'est dommage ; il est indubitablement un artiste, et il se comporte comme un fabricant.

Nous sommes probablement moins sensibles, aujourd'hui, à ce reproche (non dénué de fondement), parce que nous lisons Simenon à notre rythme, et non au sien. Et puis Guillemin ne sait pas encore que, dans son domaine à lui, viendra le temps où lui-même publiera tous les ans « le dernier Guillemin », et parfois fort volumineux... Plus sérieusement, dans ce deuxième article, ce qui compte, c'est l'éloge de la conclusion, qui mérite elle aussi d'être rappelée :

Cet écrivain vertigineux, qui travaille à la grosse, il n'est aucun de ses personnages qui n'ait une âme. Il ne s'attarde point ; il ne conduit pas, pesamment, à sa suite, dans de minutieuses analyses abstraites, des caractères. Les gestes lui suffisent – des gestes infimes parfois, mais tout chargés de sens, merveilleusement éloquents – pour nous introduire au plus profond d'une destinée. Et ce n'est pas une des moindres grandeurs de ce romancier tellement insolite, que la sûreté avec laquelle, dans tous ses livres, il sait choisir sans hésiter, du premier coup, à la volée, les traits menus et forts qui lui servent à faire, de tant de créatures inventées, tout un peuple de vivants.

Le troisième livre analysé par Guillemin est *Le Coup de vague* (numéro du 3 septembre 1939), un roman situé sur la côte, près de La Rochelle, dans la région où vivait alors Simenon. Pas de retour, ou à peine, sur le rythme trop rapide des publications, mais plutôt une introduction centrée sur la puissance de l'écrivain, et le ton, dès lors, est vraiment admiratif :

La prise qu'exerce sur nous Simenon tient [...] à la merveilleuse habileté avec laquelle il nous introduit tout de suite dans un milieu *vrai*, je veux dire incontestable, qu'il n'y a pas moyen de récuser, qui appartient bien à ce monde où nous sommes et pas à la littérature, à l'irréalité cérébrale, sans substance, ni couleur, ni odeur, qui tue radicalement tant de livres dont les auteurs se prennent pour des romanciers. Il ne faut pas qu'on nous laisse libres de « n'y pas croire ». Simenon ne nous laisse pas libres. Il nous tient bien, et dès le début.

Et le même éloge, ensuite, de l'art des scènes brèves, que l'on voit comme si on y assistait. Mais le plus impressionnant de cette troisième « chronique du Caire » sur Simenon, c'est qu'il la partage avec Bernanos en personne, qui vient de publier *Nous autres Français*. Guillemin avait déjà consacré deux magnifiques articles à *Nouvelle histoire de Mouchette*, le 12 décembre 1937, et aux *Grands Cimetières sous la lune*, le 19 juin 1938 ; mais Bernanos était alors, si l'on peut dire, seul en scène. Cette fois, Simenon et lui se tiennent la main, comme les deux grands qu'ils sont, sans aucun doute, aux yeux de leur lecteur (j'y reviendrai à la fin).

*

Entre 1939 et 1969, année de la rencontre des deux auteurs, survient un seul événement, auquel ils ont participé sans se voir, mais qui n'en a pas moins beaucoup d'importance. Un producteur de Radio-Lausanne, Roger Nordmann, a en 1962 l'idée de demander à plusieurs écrivains suisses, ou connus en Suisse, de rédiger et de prononcer à l'antenne un texte intitulé « Ma conviction profonde ». Parmi ceux que Nordmann sollicite figurent Escarpit, Maurois, Simenon, et Guillemin, qui dit son texte dans l'émission du 21 octobre 1962. L'ensemble des

contributions est publié en 1963 à Genève chez Pierre Cailler, en un volume lui aussi intitulé *Ma conviction profonde*, qui n'est ni couramment disponible en France (la BnF ne l'a pas), ni numérisé à ce jour. Certains d'entre vous se souviennent d'avoir pu lire le texte de Guillemin en 1994, en annexe de la *Bibliographie Henri Guillemin* établie par Norbert Darreau ; il est désormais disponible dans le récent volume *Par notre faute* (Utovie, 2021), où j'ai cherché à réunir plusieurs textes touchant à la foi de Guillemin. Je le signale ici car, même si Guillemin et Simenon ne se sont pas croisés dans les couloirs de Radio-Lausanne, ils ont dû se lire l'un l'autre, et c'est peut-être cela qui a donné à Simenon l'idée d'une autre émission, pour laquelle, enfin, ils se sont connus.

C'est en effet Simenon, Guillemin l'indique dans *Parcours* (1989 ; Utovie, 2015, p. 221), qui a voulu le recevoir chez lui, dans sa grande maison d'Épalinges, pour une série d'émissions de la RTBF tournées durant l'été 1969. D'abord plus que réticent à l'idée de parler religion comme les journalistes belges le lui demandent, Simenon finit par désigner Guillemin, et lui seul, comme interlocuteur acceptable sur un tel sujet. Leur conversation fait donc partie d'un ensemble intitulé *Simenon reçoit...*, réalisé par Georges Yu et diffusé en 1970 dans les trois pays co-producteurs, Canada, Belgique et Suisse – mais pas en France, car c'est le temps où le normalien Pompidou a déclaré le normalien Guillemin indésirable à l'ORTF... La série de ces émissions, sauf recherche imparfaite de ma part, n'est disponible ni sur le site de la télévision belge ni sur celui de la télévision suisse romande ; on peut la voir sur place à la médiathèque du Québec, qui ne l'a pas non plus, sauf erreur, mise en ligne.

Par chance, nous disposons tout de même de traces non négligeables de ce dialogue entre Simenon et Guillemin. Lors de nos conversations en Bourgogne en 1977, Guillemin n'a noté que rapidement son amitié avec Simenon (voir *Henri Guillemin tel quel*, Utovie, 2017, p. 107) ; en revanche il l'évoque plus en détail dans le passage de *Parcours* dont j'ai donné la référence. « J'éprouve pour Simenon, écrit-il dans cette page de 1987 [Simenon est alors encore vivant] beaucoup d'admiration [...] c'est un créateur extraordinaire. [...] Je ne l'avais jamais rencontré et je me réjouissais de le faire ». Après l'émission enregistrée ensemble, ils se sont vus plusieurs fois, et Guillemin note, visiblement encore ému : « Il venait de publier *Novembre* [un "roman dur"] et, avant de le quitter, j'ai reçu de lui un exemplaire de ce roman, avec la dédicace que voici et qui ne m'a pas laissé indifférent : "À Henri Guillemin, que j'admirais, et que je viens d'apprendre, en quelques heures, à aimer par surcroît" » (*Parcours*, p. 223).

Guillemin, au moment où il écrit ces lignes, ne se rappelle peut-être pas qu'une trace de l'émission elle-même existe, heureusement pour nous : le mensuel *Constellation*, alors publié à Paris et Lausanne par les éditions Rencontre, publie dans son numéro d'avril 1970 un dossier intitulé « L'Église brûle-t-elle ? », dans lequel figure la première partie de l'enregistrement de la RTBF, sous un double titre inutilement accrocheur : « Simenon contre Guillemin » [*sic*] en couverture du numéro, et « La religion et les tabous » comme titre de l'extrait (numéro d'avril 1970, p. 74-78).

Ce qui retient tout de suite notre attention, c'est que pour une fois c'est Guillemin qui interroge, lui qu'on interviewait si souvent. « Vous avez été élevé, je crois, dans la religion catholique. — Oui, répond Simenon, et même très fort dans la religion catholique » : mère bigote, éducation chez les frères puis chez les jésuites, activité régulière d'enfant de chœur. « C'était une contrainte pour vous quand on vous obligeait d'aller à l'église, ou bien vous aimiez ça ? — J'aimais ça à ce moment-là. Oh ! oui, j'étais très mystique, même. » Mais alors, enchaîne Guillemin, « comment cela s'est-il défait [*sic*] chez vous ? » Suit la première réponse longue de Simenon, centrée sur « l'horreur des tabous », et notamment sur le fait, précise-t-il, que « la religion chrétienne [...] a mis tellement l'accent sur les questions sexuelles que ça m'a révolté. Le Christ en parle à peine ! » Guillemin, sans commenter cette allusion directe à la vie très libre, voire frénétique, menée par Simenon dans ce domaine, revient à ce qui le préoccupe : « Mais alors, est-ce qu'ensuite sont venues des raisons intellectuelles, des raisons raisonnables

enfin d'opposition aux évangiles ? — Oui, une raison », répond Simenon : l'outrecuidance de l'homme qui se prend pour le centre de l'univers, alors que la science ne cesse de lui apprendre à quel point, au contraire, il n'est rien dans l'immensité. « Maintenant vous vous déclarez agnostique ou... », commence Guillemain, et Simenon le coupe pour préciser : « Complètement agnostique. Je dirais même, plus simplement, indifférent ». Étonnement de Guillemain — je cite, ici, l'essentiel de l'échange :

H.G. Comment peut-on être indifférent devant un problème qui est tellement capital ? À savoir : pourquoi est-on là ? Qu'est-ce qu'on va faire ? Qu'est-ce que la mort signifie ? Y a-t-il un au-delà ? Ça ne vous intéresse pas ?

G.S. Non. Je me suis accoutumé à n'avoir aucune idée de ce genre, je ne pose aucune question. Je ne crains pas la mort ; elle m'ennuie parce que c'est désagréable [...]

H.G. Est-ce que vous vous représentez, enfin avez-vous une certitude en vous que c'est vraiment le néant, la dispersion de l'individu, qu'il ne peut rien subsister de nouveau ?

G.S. C'est-à-dire je crois [...] que tout simplement on rentre dans le cosmos. [...] Je ne crois pas que nous disparaissions complètement, mais je ne crois pas non plus que notre intelligence reste avec nous dans l'au-delà. Notre personnalité non plus. [...]

H.G. Mais alors, ce qu'on appelait dans l'ancien langage l'âme, ça vous paraît vraiment une construction imaginative ? Ce n'est rien ? Nous n'avons pas d'identité ?

G.S. Nous en avons une, mais qui vient de nos gènes, de nos chromosomes. [...]

Guillemain essaie d'orienter l'échange en parlant de son cher Tolstoï. À la fin d'*Ivan Ilitch*, le mourant se demande avec angoisse : « Où serai-je quand je n'y serai plus ? » Est-il possible, demande Guillemain à son vis-à-vis, que cette phrase-choc ne suscite rien en lui ? « Elle m'est étrangère, oui. Je ne crois pas que ça changera. Je n'en sais rien. » Guillemain insiste, toujours à propos de Tolstoï : « Le “pourquoi mourons-nous” ne vous intéresse pas ? » Simenon lui fait remarquer que tout ce qui nous constitue, nos cellules, ne cesse de mourir, et que c'est le cycle de toute la nature. Guillemain : « Ça se termine quand même par une négation ». Et Simenon : « C'est cela ». Mais enfin Tolstoï « était furieux contre l'absurdité de la mort, et vous, cela ne vous paraît pas absurde ? — Non, de même que ça ne me paraît pas absurde de voir les arbres perdre leurs feuilles. — Mais enfin, nous supposons que l'arbre n'a pas ce que j'appelle l'âme, tandis que nous... — Nous n'en savons rien », coupe Simenon.

Même si nous n'avons pas l'intégralité de l'échange, il est manifeste que Guillemain n'est pas parvenu à entamer la sérénité de son interlocuteur, ou plus exactement qu'il n'occupe jamais dans le dialogue la position du plus fort, parce qu'il ne parvient pas à dissimuler sa surprise devant les réponses qu'on lui fait. J'espère qu'un jour nous parviendrons à prendre connaissance de l'ensemble de ce dialogue pour le moins étonnant...

*

Que nous reste-t-il à connaître de la place que sans aucun doute, c'est bien clair désormais, occupe Simenon dans l'univers personnel de Guillemain ? Je repère trois textes importants : en 1970, puis en 1986 et 1991.

Le premier se trouve dans l'avant-dernier numéro paru de *Constellation* (novembre 1970). Guillemain y figure à nouveau au sein d'un dossier, non plus sur l'Église mais sur l'œuvre de Simenon (p. 160-184). Après une brève biographie non signée de Simenon vient « L'iceberg », texte court (deux pages), présenté par la rédaction comme « le témoignage de son ami, l'auteur Henri Guillemain » ; il s'agit en fait d'un compte rendu du livre alors le plus récent de Simenon, *Quand j'étais vieux* (Presses de la Cité, 1970). Lorsque j'ai parlé à Mâcon le 8 octobre, je n'avais pas pu lire cet article, n'ayant en main que le numéro de *Constellation* sur l'Église, prêté généreusement par Patrick Rödel. Je suis donc allé à la bibliothèque de l'Arsenal [la revue n'est pas numérisée] et j'ai trouvé ces deux pages si intéressantes que j'en propose de larges extraits.

En effet, s'il ne s'agit plus ici de Simenon athée, c'est encore le Simenon profond, écrivain et moraliste, que Guillemin veut comprendre. Je lui laisse la parole :

Pas question, en quelques lignes, de dire tout ce que je pense de Georges Simenon et de son œuvre.

Je me bornerai ici à peu de mots, et je pourrais même m'en tenir à un avertissement : avant de parler de Simenon, commencer par lire ces notes, qu'il avait prises pour lui-même, et sans intention de les publier, en 1960-1962, et qu'il nous a pourtant livrées, il y a quelques mois, sous un titre bizarre et frappant : *Quand j'étais vieux*.

On y apprend beaucoup, dans ce livre, et avant tout qu'il ne faut pas discourir sans savoir, et qu'une part profonde, essentielle, de Georges Simenon, reste dérobée aux lecteurs de son œuvre, y compris *Je me souviens* et *Pedigree* [un livre de souvenirs et un grand roman autobiographique, Presses de la Cité, 1945 et 1948]. L'iceberg, quoi : on n'en voit jamais que le dixième ; ce qui émerge de l'océan est peu de chose ; les neuf dixièmes demeurent immergés, invisibles. Claires, ces deux lignes de *Quand j'étais vieux* : « Au fond, je parle de tout, sauf de ce qui me tient vraiment à cœur, parce qu'on ne parle pas de certaines choses sans les froisser ». Une phrase qui rejoint celle, trop peu connue, de Lamartine dans *Raphaël*, à propos de nos sentiments les plus vrais, ceux qui relèvent d'une certaine part sacrée de notre âme ; ce que nous essayons de dire à ce sujet, écrivait Lamartine, « profane » ces choses secrètes « plus qu'il ne les exprime ».

Il y a des mots clés dans *Quand j'étais vieux* [...]. Ceux-ci, par exemple : le thème de « la réalité qui bascule dans l'irréel », c'est, dit Simenon, « un peu le thème de tous mes romans » ; et ceci encore : « Les intentions qui sont à la base de tous mes écrits... » Vous avez bien lu : « intentions ». Simenon n'est donc pas seulement un amuseur – au sens noble – un homme du « divertissement », un romancier inlassable qui connaît, comme personne, son métier, et qui écrit parce qu'une nécessité viscérale l'y pousse, parce qu'il se sent fait pour ça ; derrière cette poussée, une « intention », des « intentions », une certaine chose, ou de certaines choses, qu'il lui faut dire et qui touchent à la condition humaine, au mystère de l'être humain. Et notez bien (à la page 254 de son livre) l'allusion à ces braves gens qui dorment leur vie, sans « curiosité philosophique » ; mais, dans leurs yeux, et comme à leur insu, parfois, forcément, fatalement, « une interrogation ».

Simenon, qui voulait être « apolitique », se découvre, se constate lui-même, non sans surprise, beaucoup plus « sensibilisé », dans sa soixantaine, aux problèmes politiques et sociaux qu'il ne l'était à quarante ans ou à vingt. Il a « suivi un chemin contraire à la tradition » ; « c'est en vieillissant » qu'il est « devenu contre ». Et « contre » avec emportement, avec une puissance d'indignation qui l'étonne. Sa lucidité en ce domaine ne cesse de croître. Je les connais, dit-il (30 décembre 1960), je peux les identifier, « j'ai rencontré, je rencontre » (dans les palaces et ailleurs) « ceux à cause de qui on se bat au Congo, en Algérie, à Cuba, un peu partout dans le monde ». Qui ? Mais les affairistes, bien sûr, les banquiers, les administrateurs de grandes sociétés. Et l'on ne s'attendrait peut-être pas, de la part de Georges Simenon, à une réflexion comme celle-ci : « J'ai le capitalisme en horreur. Il me paraît odieux que l'argent rapporte de l'argent ». Et si d'aucuns lèvent les sourcils à lire cette phrase sous la plume de Simenon l'homme riche, ils ne savent pas sans doute qu'il a écrit, également, ce qui suit (7 août 1960) : « "Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'au chameau de passer par le chas d'une aiguille". J'ai souvent pensé à cet évangile. J'ai souvent honte. [...] Je me demande si je ne commets pas une malhonnêteté en élevant mes enfants dans ce qu'on appelle le luxe. Si j'étais seul, n'y renoncerais-je pas ? J'en ai été tenté. Je le suis encore fréquemment. Je vis à l'encontre de mes convictions et de mon instinct. [...] Je m'arrange, comme tout le monde, avec ma conscience en me disant que je ne pourrais pas travailler autrement, que je ne fais de tort à personne, qu'en l'état d'évolution du monde il est normal que... [sic] Ce n'est pas vrai. Et c'est justement parce que les autres s'accommodent de la même façon que... [sic] ». La richesse, au surplus, ne met pas à l'abri du malheur.

Pour finir, seulement quatre mots, à propos d'un certain type d'hommes dont il vient d'avoir sous les yeux deux échantillons particulièrement exemplaires (et il n'hésite pas à les nommer), quatre petits mots qui en disent long : des êtres « qui prennent sans donner ».

*

Deuxième texte : le compte rendu admiratif, par Guillemain, du livre de Jean-Loup Bernanos sur son père (*Georges Bernanos à la merci des passants*, Plon, 1986). Ce compte rendu forme la première des chroniques bi-mensuelles données par Guillemain à *L'Express* de Neuchâtel, de fin 1986 à sa mort, et réunies par sa fille Françoise sous le titre *Les Passions d'Henri Guillemain* (Neuchâtel, À la Baconnière, 1994 ; Utovie, rééd. annoncée). Parmi les raisons qu'a Guillemain d'aimer ce livre sur un homme qu'il a lui-même bien connu, l'heureuse idée qu'a eue Bernanos fils de révéler « la lettre, l'admirable lettre que Simenon lui avait adressée pour servir de préface à une réédition du *Mauvais Rêve* et qui demeurerait inconnue, le projet de réédition n'ayant pas abouti » (*L'Express*, 15 décembre 1986, et *Les Passions d'H. G.*, p. 13). Admirable, sans doute, mais Guillemain ne la cite pas ; étant à l'Arsenal, j'en ai profité pour demander le livre, et en effet cette lettre est belle. Simenon et Bernanos s'étant trouvés, déjà, évoqués ensemble dans ce que je vous ai dit le 8 octobre, je crois pertinent de la joindre à ce dossier, et au demeurant elle n'est pas très longue (elle se trouve p. 272 du livre de J.-L. Bernanos).

Cher Monsieur Bernanos,

Écrire une préface pour un livre de votre père me paraît, de ma part, si outrecaidant que, pour me rassurer, je n'ai trouvé que le biais d'une simple lettre. Je suis romancier. Je ne dispose que de mon intuition, vous êtes mieux placé que quiconque pour le comprendre, vous qui avez vu travailler Georges Bernanos. Je ne possède ni le sens critique, ni l'esprit d'analyse qui me permettraient de donner la mesure d'*Un mauvais rêve*.

La mesure ? La démesure ?

Les mots trahissent déjà mon trouble devant une œuvre aussi complexe.

J'ai relu ce livre et j'en suis sorti comme d'un cauchemar auquel on trouve des sens différents sans qu'aucun nous satisfasse.

Des idées, des symboles, des sentiments souvent poussés au paroxysme, *Un mauvais rêve* en fourmille, ou plutôt n'est-ce pas la vie, ou l'autre côté de la vie, qui surgit, tantôt sourde, tantôt brutale, de ce livre où des êtres cherchent à se raccrocher les uns aux autres sans parvenir à échapper à leur destin ?

Votre père, cher monsieur Bernanos, me fait penser à certains peintres que j'appelle les peintres hantés, les Jérôme Bosch, les Goya, les Van Gogh. Je dis hantés et non maudits, et ce mot me paraît convenir aussi à un Lautréamont, à un Barbey d'Aurevilly, à un Nietzsche mieux encore.

Ils ne se satisfont pas du monde tel qu'il nous apparaît et ils osent, à leurs risques et périls, s'aventurer au-delà pour nous en rapporter des images qui nous troublent et souvent nous terrifient.

Nous en restons marqués et il nous est difficile, ensuite, de nous contenter d'une humanité conventionnelle et rassurante.

Ne sont-ils pas des sacrifiés ? Sacrifiés volontaires, certes, qui savent qu'on ne dépasse pas impunément une certaine ligne, qu'on ne franchit pas certaine frontière.

Ils paient.

Pour nous, pour notre enrichissement en fin de compte.

Je vous félicite, cher Monsieur Bernanos, d'avoir eu un tel père.

Vôtre

Georges Simenon.

*

En 1986 Simenon, qui vivait à Lausanne, a peut-être pu lire les lignes de Guillemain sur sa lettre au fils de Bernanos. Cinq ans plus tard, en revanche, il n'était plus là lors de l'ultime hommage que lui a rendu son ami, à nouveau dans *L'Express* de Neuchâtel (29 avril 1991, et *Les Passions d'H. G.*, p. 361). Hommage aussi affirmé qu'inattendu, car il surgit en conclusion d'un article sans indulgence intitulé, sans indulgence non plus, « Maupassant côté alcôve ». Voici ces quelques lignes sur Maupassant : « Un grand écrivain ? Certes pas. Ses romans, écrits à la diable, sentent le factice. Mais il réussit souvent de courtes nouvelles, violentes, nerveuses.

Un Simenon est autrement doué que lui, Simenon qui aura peuplé notre monde, par centaines, de créatures inventées et prodigieusement vivantes ».

Ce bref mais bel éloge posthume, derniers mots, sans doute, de Guillemin sur Simenon, ne doit-il pas servir de conclusion naturelle à cet essai pour faire comprendre l'estime mutuelle qu'ils se portaient ?

Patrick BERTHIER.